



Éric de Rus

POÈTE DE
LA PRÉSENCE

Un jour, alors qu'Éric de Rus était un adolescent «*un peu à part*», il fait la rencontre poétique d'Emily Brontë. Quoi de semblable entre la poétesse anglaise et le philosophe au front haut, au regard doux qui pétillait ? Entre la femme impétueuse, qui arpente la lande inhospitalière battue par le vent, et le contemplateur à la voix un peu lente, doucement chantante, rendue lumineuse par l'attention délicate qu'il accorde à ceux qui l'entourent ? «*J'y retrouvais mon propre paysage intérieur. Elle rejoignait en moi ce qui était inapprivoisé.*» À savoir cette aspiration vers l'infini, l'idéal de pureté. Lire *Vivre en incandescence* ou *Le Cœur épousé*, c'est explorer un paysage où l'oiseau vole, léger, où parle la fleur, où crépite la flamme et où le silence chante. Et où il fit, très jeune, l'expérience brûlante d'une Présence, d'une Vie plus grande que la sienne, alors même qu'il ne savait ce qu'était la prière. À 17 ans, la lecture des écrits mystiques de Thérèse d'Avila lui donne nom et visage : le Christ. Mais il est hanté par la douleur inconsolable des êtres autour de lui. On lui dit : «*À quoi bon te tourmenter ? Et même si tu consacrais ta vie aux malheureux, tu ne viendrais pas à bout de la souffrance.*» Ces mots d'adultes, si raisonnables, n'épuisent pas sa question incessante. «*Qu'est-ce que je peux faire ?*» Jeune homme, il part panser les douleurs des miséreux avec les Frères missionnaires de la Charité. Il en revient malade, profondément affaibli, peut-être par les prémices du cancer qui le mènera à la complète dérouté du corps et à la souffrance nue. «*Dans l'abîme de la maladie, j'ai entendu le chant d'un oiseau sur le bord de ma fenêtre. Il a déchiré la douleur. La poésie, c'est la seule parole qui peut faire l'épreuve du désastre.*» Seule, elle n'est pas indécente, seule, elle contient

assez de silence pour ne pas mentir. Seule, elle reconduit à ce territoire de l'enfance qui tient bon quand tout s'écroule et où il fait «*l'expérience de la Présence invincible de Dieu à ses côtés.*»

«UN INGUÉRISSABLE IDÉALISTE»

Réchappé de la mort, il ne pourra plus partir au bout du monde. Mais il demeure «*un inguérissable idéaliste*». Devenu professeur agrégé de philosophie au Centre Madeleine-Daniélou, il vit au pied des Pyrénées avec son épouse Catherine, au «*Mont Carmel*», leur maison, où il lit et étudie les religieuses carmélites, Thérèse d'Avila, Edith Stein et Cristina Kaufmann. Et où il écrit ses poèmes pour le monde, non pas pour consoler : «*La poésie est là pour nous garder inconsolé. Rien ne pourra nous guérir de devoir mourir. Rien ne pourra étancher notre soif d'infini, ce baiser de Dieu dans notre cœur.*» Mais pour apaiser la souffrance. «*Je voudrais être un baume sur tant de plaies. Offrir une parole pauvre qui aura pu rejoindre une douleur, y poser une espérance. Dans le chant de l'oiseau, il y a quelque chose de plus entêté que la souffrance, quelque chose du printemps.*»

Ses mots sont des lettres d'amour au monde dont il ne peut ni se désintéresser, ni désespérer. «*Je m'adresse chez le lecteur à cette part d'enfance, son âme. Même si cette part semble ténue, oubliée.*» Recouverte par les sortilèges de la parole efficace. Y entrer par les mots d'Éric de Rus, c'est retrouver ce goût délicieux de notre enfance,



«**La poésie est là pour nous garder inconsolé. Rien ne pourra nous guérir de devoir mourir. Rien ne pourra étancher notre soif d'infini.**»

sa gravité, sa lumière. Et dans la présence des choses, la Présence de Dieu. Avec des «*mots infimes*», «*de rien du tout*», il dessine ce jardin primitif où Dieu parle dans le silence. Emplis d'une joie lumineuse, ses poèmes réalisent la prière du prophète Jérémie, que reprenait d'une plume bouleversée son ami, le poète juif Claude Vigée, en 1994, au plus noir de sa maladie : «*Que Dieu fasse tes jours nouveaux, comme à l'aube du monde.*» ■ **Pauline Quillon**

LA PAROLE ARDENTE

La voix

Comme la mer, au lointain, indéfiniment se retire,
Et l'oiseau, dans la profondeur, infiniment s'élève,
Vis le grand Silence où la Voix te sera donnée.
Voix tissée en pauvreté,
Au timbre bas,
De cette clarté obscure fidèle à la Nuit
qui fut sa demeure pèlerine.
Voix murmurante comme un immense Désir
blessé de Lumière,
Vaste comme le saint oublié où le cœur
éperdu se perd, appauvri,
Dans la Musique éternelle d'un Amour
inconnu. ■

La Parole ardente, Saint-Léger Éditions, 2019.

